

Vulnérabilité, finitude et accompagnement

mars 2019

Pr Roger GIL

Directeur de l'Espace de Réflexion Ethique Nouvelle-Aquitaine

L'être humain perçoit très tôt sa vulnérabilité. Il expérimente la douleur par accident, par maladie. Parce qu'il est l'aboutissement de la phylogénèse, il porte en lui l'histoire de la vie sur terre depuis la nuit des temps. Il y a en lui du reptile, du mammifère et de l'humain. Il puise, au plus profond de cette histoire, sa capacité à percevoir et à satisfaire ses besoins biologiques fondamentaux, certes la faim, la soif, mais aussi la capacité à percevoir le danger et à tenter de s'y soustraire. Mais il apprendra aussi peu à peu, au fur et à mesure que se construit sa conscience de Soi, au fur et à mesure qu'il sera instruit par la mort des autres et d'abord de ses proches, au fur et à mesure que sa mémoire confirmera la présence-absence de ceux qui ne sont plus, il apprendra ainsi que sa vulnérabilité annonce sa finitude.

Pour approcher la vulnérabilité, on peut certes évoquer le surgissement, chez soi ou chez les proches de la maladie, de l'accident. La vulnérabilité se manifeste quand le corps, les organes sortent de leur silence, quand le corps rappelle une présence lourde, un inconfort, quand le corps devient ingrat. Ingrat veut dire d'abord « qui oublie les bienfaits reçus, qui ne manifeste pas de reconnaissance » à l'instar de l'enfant prodigue. Mais ingrat veut dire aussi « qui ne reconnaît pas l'amour qu'on lui porte » ou encore qui n'apporte pas les satisfactions escomptées voire même qui est laid, disgracieux à l'instar d'un physique ingrat. Ingrat veut dire encore « difficile à supporter », ce qui renvoie par exemple à un caractère ingrat. Et ingrat, c'est aussi terne, improductif, sans couleur, ce qui évoque des temps ingrats, des heures ingrates. Et ce corps s'impose et s'expose dans la relation familiale, dans la relation de soins, fragilisé mais résistant, présent mais labouré par les épreuves. Car ce corps qui résiste est meurtri par les traces de sa résistance :

*Je n'ai plus que les os, un squelette je semble,
Décharné, dénérvé, démusclé, dépoulté,*

écrivait Ronsard¹. Le corps sain, lui, est le corps qui s'efface devant la personne dont il témoigne et qu'il rend visible aux Autres. Mais le corps ingrat est un corps subi, contraint par l'hétéronomie de la maladie. C'est ce corps dont on évoque aujourd'hui plus que jamais l'indignité pour justifier son abandon dans une confusion terminologique entre la dignité ontologique que nul ne peut ravir à la personne humaine, et l'autre dignité, qui renvoie à l'estime de Soi et à « l'expérience de la honte »² provoquée par ce que l'on croit lire dans le regard des autres. La déchéance physique d'un corps qui encombre est un défi qui sollicite un autre regard, la perception d'un signe, c'est-à-dire d'un corps qui à l'extrême de sa précarité reste signe de la Personne dont il témoigne et qui le déborde de toutes parts. Ce corps qui doit être pensé et pansé dans l'accompagnement et le respect. Respect, ce mot galvaudé et dont l'étymologie permet de puiser toute la sève. *Respicio*, regarder, poser son regard, en arrêtant sa course pour écouter cet Autre proposé à notre considération. Cet Autre dont le corps ne retrouvera sens que si la Personne dont il témoigne n'est pas abandonnée à sa solitude. Car la vulnérabilité ne tient pas qu'au risque de blessure du corps par la maladie, l'accident, le vieillissement ; elle tient aussi et surtout au sentiment de solitude, d'abandon, de mésestime de Soi,

¹ Pierre de Ronsard, *Discours ; Derniers vers*, éd. par Yvonne Bellenger (Paris, France: Garnier : Flammarion, 1979).

² Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant: essai d'ontologie phénoménologique*, éd. par Arlette Elkaïm-Sartre (Paris: Gallimard, 1994).

d'inutilité et donc à la souffrance qu'engendre le délitement de la relation avec sa famille, avec ses proches, avec ses amis. L'être humain a besoin d'autres-que-lui pour donner sens à sa vie. Dans le récit de *La mort d'Ivan Illitch*, Tolstoï³ raconte combien les souffrances, le malconfort, la mésestime qu'Ivan Illitch éprouvait dans son corps malade, étaient aggravés par le mensonge et la distanciation de son entourage alors que la présence de son jeune serviteur, la douceur avec laquelle il savait poser ses jambes sur un coussin, ou les soulevait avant de s'asseoir près de lui, lui donnait réconfort et effaçait ses douleurs. Et c'est ainsi qu'on peut lire :

Ivan Illitch demanda à Guérassime de s'asseoir, de lui tenir les pieds, et se mit à bavarder avec lui.

Et c'est aussi Montaigne qui raconte comment son ami La Boétie⁴, à l'article de la mort, lui demande
Tenez-vous auprès de moi,

puis répète avec insistance :

Donnez-moi une place ...

Et c'est ainsi que l'accompagnement peut surmonter la vulnérabilité en permettant, pour un supplément de temps, que la vie retrouve son sens, dans une présence parlante ou une « présence silencieuse »⁵, ce qui ne peut se faire sans reconstruire le lien avec l'Autre, et, par lui, avec le monde des vivants.

³ L. Tolstoï, *La mort d'Ivan Illitch* (Paris: Le Livre de poche, 1976).

⁴ Correspondance, Lettre I, in Michel de Montaigne, *Oeuvres de Michel de Montaigne*, éd. par Jean Alexandre C. Buchon (Paris, France: Librairie Ch. Delagrave, 1837)., p. 766.

⁵ Marie-Pierre Auara, « Présence silencieuse en fin de vie : un soin », *Médecine Palliative : Soins de Support - Accompagnement - Éthique* 14, n° 6 (1 décembre 2015): 409-13, <https://doi.org/10.1016/j.medpal.2015.05.005>.
©Roger GIL, Vulnérabilité, finitude et accompagnement ; www.espace-ethique-poitoucharentes.org